

Jour de Pâques 2017. 16 avril 2017.

Marie a besoin d'aller au tombeau pour y pleurer. C'est le processus du deuil, ce processus qui aide la personne à prendre acte de la réalité jusques là impensable. L'absence du corps est une souffrance supplémentaire. L'impossibilité d'un dernier adieu est une nuisance qui ne dit pas son nom, qui peut donc durer indéfiniment où ni le défunt ni ceux qui l'aiment ne trouveront le repos. Marie, donc, voudrait commencer le travail du deuil mais elle en est empêchée. Ironie de l'évangile de saint Jean : peut-on faire le deuil de Jésus ?

Marie se penche sur le tombeau comme pour interroger le monde des morts. Elle ne reçoit aucune réponse. Ce sont plutôt les messagers qui l'interrogent : « Pourquoi pleures-tu ? » Qu'a-t-elle vu dans le tombeau ? Un lieu vide. Même les linges ont disparu. A ce moment du récit, les deux messagers les ont remplacés. Il ne reste que le souvenir de l'endroit où on l'avait mis Jésus. Les deux messagers, assis à chaque extrémité de l'endroit où était déposé le corps, marquent comme les limites inéluctables de toute vie humaine. Comparons avec les récits mythologiques. Dans les récits mythologiques, le héros descend dans le monde des morts, y retrouve les gens qu'il a connu ainsi que les célébrités. Il remonte ensuite à la surface, porteur de toutes sortes d'informations. Rien de tel dans l'évangile : c'est vers la vie que Marie-Madeleine est renvoyée. Du monde des morts, nous ne pouvons attendre comme seul message que celui de savoir que notre condition humaine est limitée et nos souvenirs évanescents. La foi en Jésus n'est pas le culte d'un mort.

C'est vers les vivants qu'il faut nous tourner. D'ailleurs, nous n'avons qu'eux. Marie doit donc laisser les morts enterrer leurs morts. Elle doit renoncer à prendre et à garder pour elle, renoncer à s'occuper de sa douleur. Celui qui ne renonce pas à lui-même et à ses nostalgies ne peut être le disciple de Jésus. C'est comme si Marie tenait plus à son désir de prendre le corps de Jésus qu'à Jésus lui-même puisque cela l'empêche de le voir en face d'elle. Mais les vivants ne se laissent pas prendre et trimbaler comme des paquets. « Qui cherches-tu ? » lui dit Jésus, pour la mettre en présence de quelqu'un, pour la remettre dans l'aventure de la rencontre des vivants. La découverte de Jésus comme ressuscité est une expérience de vision, c'est-à-dire du passage d'un non-voir à un voir. Car on peut voir sans voir. Déjà, la première partie de l'évangile nous avait montré la différence de regard entre celui de Pierre qui a regardé l'état du tombeau et chaque détail mais n'a rien vu, et le regard de Jean qui a vu et a compris. Voir peut avoir un sens faible comme pour Pierre et un sens fort comme pour Jean. Qu'est-ce que voir ? C'est accueillir la réalité qui est devant soi. Mais voir au sens fort, c'est la laisser prendre chair en nous, retentir dans notre esprit, devenir parole. Nous ne cessons de voir des choses qui ne nous parlent pas. Par contre, les choses qui nous transforment sont celles que nous avons vues parce qu'elles portaient un appel. Et Jésus appelle Marie par son nom. Remarquons que Jésus ne se présente pas à elle en lui disant : « mais regarde donc, je suis Jésus ». Jésus ne vient pas lui montrer qu'il est ressuscité. Le texte ne dit pas qu'il se fait reconnaître au ton de sa voix, ce qui serait une reconnaissance matérielle et nous avons vu que cela ne suffisait pas puisque, même en voyant le corps tout entier, Marie le prenait pour le jardinier. Jésus se fait reconnaître à cet instant où Marie entend l'appel personnel dans ce qu'elle voit de la réalité.

Notre foi en la résurrection ne réside pas dans la possibilité d'imaginer l'existence d'un monde parallèle d'où les morts viendraient nous rendre visite. Mais elle réside dans notre manière d'appréhender ce monde, de laisser la réalité nous atteindre et là d'y entendre l'appel de Dieu. Et c'est ainsi qu'ayant rencontré le vivant, Marie devient la messagère des vivants. Elle n'a pas retrouvé son Jésus mais elle vient de découvrir le maître, « Rabbouni » comme elle l'appelle, appellation plus solennelle que Rabbi et souvent employée quand on s'adresse à Dieu, dit la note de la Bible de Jérusalem, rabbouni : celui qui nous enseigne la vie.

Arrêtons-nous encore un peu sur le message que Marie reçoit. « Je monte vers mon Père et votre Père ». Nous y découvrons la situation dynamique de Jésus, une réalité en train de s'accomplir. Il n'est pas retourné à la case-départ. Il monte de ce mouvement qui l'a fait monter sur la croix pour rassembler les enfants de Dieu dispersés. Il monte pour attirer à lui tous les hommes et les faire monter avec lui, dans ce même mouvement paradoxal où ceux qui s'abaissent sont élevés. Nous y découvrons la solidarité totale de Jésus avec ses frères, qu'il voit fils avec lui du même Père et adorateurs avec lui du même Dieu. La résurrection de Jésus nous apprend la dimension ascensionnelle de notre vie, l'œuvre de Dieu en nous. Elle n'est pas à regarder simplement comme la conclusion du parcours de Jésus, une chose accomplie à un moment donné, autrefois. Elle est une chose en train de s'accomplir en nous, actuelle, qui nous constitue témoins de la résurrection.